LA FÊTE DES TROIS HIÉRARQUES
DANS L'ÉGLISE GRECQUE

L'Église grecque réunit le 30 janvier les trois grands saints Docteurs qu'elle a déjà fêtés pendant ce mois. Le premier janvier en même temps que la Circoncision du Sauveur elle fêtait Basile le Grand, le 25 c'était le poète et divin théologien Grégoire de Naziance, deux jours après elle chantait Jean la *bouche d'or*. La piété grecque ne se contenta point de ces trois fêtes, elle voulut réunir en une seule et même solennité ces trois Docteurs, les saints Hiérarques comme elle les appelle. Dans ce but elle établit la fête du 30 janvier: *τῇ λ' ἡμέρᾳ μνήμη τῶν ἐν ἁγίοις Πατέρων ἡμῶν καὶ οἰκουμενικῶν διδασκάλων, Βασιλείου τοῦ Μεγάλου, Γρηγορίου τοῦ Θεολόγου καὶ Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου*. Dès lors saint Hippolyte pape de Rome fêté ce jour-là, ne prit qu'une place secondaire dans l'office et on se contenta de chanter son canon à l'office du soir, à l'*apodípnon*: *εἰς τὸ ἀπόδειπνον ἡ ἀκολουθία τοῦ ἁγίου Ἱππολύτου*.

Origines de la Fête.

C'était vers la fin du XIe siècle sous le règne d'Alexis Comnène ([1]). Une controverse très curieuse agitait alors les lettrés de Byzance. La question ou litige était de savoir lequel des trois grands Docteurs, de Grégoire, de Basile ou de Chrysostome l'emportait sur les deux autres en science, en mérites et en vertus. De là trois écoles distinctes, les Basilites, les Grégorites et les Johannites.

Basile mérite la palme, disaient les premiers, car ses enseignements sont grands et sublimes; par ses raisonnements il a pénétré la nature des êtres, par sa vertu il égale les anges. De mœurs austères il savait corriger les pécheurs et rien de terrestre n'apparaissait en lui. Quant à Chrysostome, dont le caractère différait beaucoup de celui de Basile, il était trop condescendant pour les pécheurs, trop porté à la pénitence, ce qui le mettait dans un rang inférieur au saint.

([1]) Nous verrons plus loin que le Synaxariste auquel nous empruntons ces renseignements, doit probablement commettre ici une erreur chronologique.

Comme cela se conçoit, les Johannites de leur côté prenaient la défense de leur saint et plaçaient Chrysostome au-dessus de Basile et de Grégoire. La multitude de ses écrits, son éloquence à la fois douce et véhémente qui savait si bien amollir les cœurs, ses instructions faciles et accommodantes, sa diction si claire et si simple lui donnaient certainement la première place.

Non, répondaient les partisans de Grégoire, cette place revient à notre saint. Ne l'emporte-t-il point par l'élégance, le charme et la variété de son élocution, par la sublimité des idées? Il est au-dessus des sages de la Grèce tant anciens que modernes.

Les querelles furent si vives que les trois Docteurs, cause indirecte de tous ces débats, résolurent d'y mettre fin. Ils apparurent en songe au métropolitain d'Euchaïta, Jean, homme de haute science et de grande vertu. « Nous ne sommes qu'un devant Dieu, lui dirent-ils d'une même voix, et jamais aucune divergence, aucune contestation n'a existé parmi nous. Tout ce que nous avons dit, tout ce que nous avons enseigné, nous l'avons fait pour le salut des âmes et c'est l'Esprit Saint qui nous a inspirés. Point de premier ni de second parmi nous, nous sommes égaux tous les trois et quand on en appelle un, les autres suivent immédiatement. Ordonne donc qu'on ne se dispute plus à notre sujet et qu'on vive en parfaite harmonie. Notre plus vif désir sur la terre était la paix et l'union de tous, il ne faut point que dans le ciel nous soyons cause de discorde. C'est pourquoi nous te demandons de réunir nos trois fêtes en un même jour; tu en composeras les tropaires et les hymnes et tu feras célébrer cet office par tous les fidèles, afin de bien leur montrer que nous ne sommes qu'un devant Dieu. Nous qui croyons avoir quelque puissance auprès de Dieu, nous contribuerons d'une manière toute spéciale au salut de ceux qui célébreront cette mémoire ». Et les saints s'étant appelés chacun par leur nom, disparurent, environnés de clartés.

A son réveil Jean s'empressa d'exécuter les ordres des trois grands docteurs. Sa sainteté et sa parole persuasive apaisèrent les esprits. Il composa l'office de la fête et le jour choisi pour la solennité, fixé au 30 janvier, date qui convenait bien en effet puisque chacun des trois Hiérarques avait sa fête particulière dans ce mois.

Telle est la tradition grecque et le récit merveilleux qui nous en est fait dans le Synaxaire. Ce récit est-il véridique ou serait-ce une de ces légendes racontées après coup par quelque disciple de Jean d'Euchaïta, qui dans son admiration pour son maître et pour en accréditer la mémoire, l'aurait inventée de toute pièce? Nous n'avons rien qui favorise cette dernière opinion et jusqu'à preuve du contraire il faut nous en tenir à la tradition grecque. Parlons maintenant du mélode.

Jean Mauropus (1).

L'édition vénitienne des Ménées de Léoncini (1569) nous donne ainsi le nom du liturgiste de la fête: *Ἑσπέρᾳ ἐν τῇ ἀγρυπνίᾳ ψάλλομεν τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἁγίων, τὴν γεγονυῖαν παρὰ τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου μητροπολίτου Εὐχαΐτων.* Jean d'Euchaïta, surnommé Mauropus ou Mélanopus était originaire de Paphlagonie (2). Nous ne savons point la ville qui lui donna naissance, mais il dut probablement passer sa jeunesse à Claudiopolis en Bythinie. Psellus nous dit en effet que Jean eut deux oncles qui le guidèrent dans ses études. L'un était évêque de Claudiopolis, l'autre travailla non sans succès à la conversion des Bulgares (3).

Ce fut sous leur conduite qu'il travailla en compagnie de son frère. La mort lui enlevait bientôt ce dernier et Jean restait seul. Nous le voyons ensuite professeur à l'école des hautes études de Constantinople où il eut comme élève Michel Psellus. Celui-ci sous l'impulsion donnée par Jean devait travailler plus tard à la restauration des belles-lettres avec ses amis Constantin Lichoudis et Xiphilin. On voit qu'avec de tels maîtres la nouvelle académie tombée en décadence depuis Photius ne pouvait manquer de prendre un nouvel essor. Lettres et sciences reprirent au XIe siècle l'éclat qu'elles avaient perdu au Xe. Jean Mauropus eut sa grande part dans ce mouvement littéraire et scientifique. Professeur à cette académie placée sous le patro-

(1) Jean Mauropus ne fut connu que très tard en Occident. Const. Sathas le premier nous donna quelques renseignements sur le poète quand il publia le 4e et 5e volume de sa *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*. Plus tard Paul de Lagarde (*Johannis Euchait. metrop. quae in cod. Vat. gr. 676 supersunt, Gottingae 1882)* sut nous faire apprécier le poète à sa juste valeur quand il édita ses œuvres. Un savant jésuite, Jean Bollig, les avait soigneusement copiées dans le codex Vaticanus gr. 676 sans l'espoir d'en trouver un éditeur. Spiridion Lambros (*Deutsche Litteratur-Zeitung, IV, 1883, p. 737*), Neumann (*Theol. Litteratur-Zeitung, 1886, n. 24, p. 565*), Fisher (*Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts. Progr. Planen. V, 1883*) dans leurs articles parus sur cette édition, nous donnèrent de nouveaux détails. G. Dreves fit paraître une esquisse biographique du poète dans les: *Stimmen aus Maria-Laach* (*XXVI. 2. p. 159*). Arthur Berndt traduisit quelques-unes de ses poésies (*Johannes Mauropus. Gedichte ausgewählt und metrisch übersetzt von D. Arthur Berndt. Planen. 1887*). Enfin Dräseke mettant à profit les auteurs précités fit paraître une excellente étude du poète dans la *Revue byzantine (1893, p. 461-493).*

(2) Paul de Lagarde, p. 57, 110.

(3) *Biblioth. gr. medii aevi* Sathas, V, p. 143.

nage du Prince des Apôtres [1], ses contemporains s'accordent à nous dire qu'il fut un des professeurs les plus célèbres de son siècle. Travailleur acharné, il passait jours et nuits dans l'étude, corrigeant et ordonnant des discours, réglant les différends entre maîtres et élèves, toujours prêt à répondre à tous.

C'est ce que le poète nous dit dans ces vers adressés à la maison qu'il doit quitter.

Ἐν σοὶ πόνους ἤνεγκα μακροὺς καὶ κόπους,
Ἐν σοὶ διῆξα νύκτας ἀγρύπνους ὅλας,
Ἐν σοὶ διημέρευσα, κάμνων ἐν λόγοις,
Τοὺς μὲν διορθῶν, τοὺς δὲ συντάττων πάλιν,
Κρίνων μαθηταῖς καὶ διδασκάλοις ἔρις
Ἕτοιμος ὢν ἅπασιν εἰς ἀποκρίσεις,
Καὶ προσιετηκὼς ταῖς γραφαῖς καὶ ταῖς βίβλοις.

(Migne, tom. 120, pag. 1159).

Son esprit encyclopédique, sa connaissance des sciences tant religieuses que profanes, le renom de sa vertu lui attirèrent grand nombre d'élèves. Bientôt il fut admis à la cour impériale et comblé de faveurs par Const. Monomaque, qui, nous dit Psellus, l'appelait son père et le mettait au-dessus de Denys et de Platon [2]. Jean l'en remercia dans une poèsie très louangeuse mais qui sent un peu la flatterie [3].

A Byzance les influences duraient peu et il y eut un changement soudain dans la vie de J. Mauropus. Psellus ni aucun auteur byzantin ne nous en donne la cause. L'explication de Fisher nous paraît la plus vraisemblable [4]. Jean avait commencé une chronographie de l'empire. Const. Monomaque l'ayant appris, eut peur de voir dans cette œuvre historique une image trop fidèle de sa vie et de son gouvernement. Il n'était pas à l'abri de toute critique et l'empereur savait que Jean en qualité d'historien devait être fidèle. Aussi la censure impé-

(1) Ce ne fut donc pas au palais de la Magnaure qu'enseigna J. Mauropus. La nouvelle académie se trouvait dans les dépendances de l'Église St. Pierre. C'est ce que nous avons conclu du titre d'un des discours de Psellus adressé à son maître Nicétas: *ἐπιτάφιος εἰς Νικήταν μαΐστωρα τῆς σχολῆς τοῦ ἁγίου Πέτρου* (Sathas, V, p. 87). Or nous savons que Psellus fut en même temps disciple de Nicétas et de J. Mauropus. Il est donc plausible de croire que ce fut dans cette académie que J. Mauropus enseigna. Elle se trouvait non loin de l'Eglise SS. Serge et Bacchus, la petite Ste Sophie actuelle.

(2) Sathas, V, p. 154.

(3) V. Migne, p. 1164: *ὅτε πρῶτον ἐγνωρίσθη τοῖς βασιλεῦσι.*

(4) *Beiträge zur histor. Kritik des Leon Diaconos und Michael Psellos*, p. 366.

riale ne se fit pas faute d'arrêter l'œuvre. Le poète semble s'en plaindre dans la pièce: ὅτε ἀπέστη τῆς συγγραφῆς τοῦ χρονογράφου (V. Migne, p. 1194). Ce fut peut-être à ce moment que dégouté de cette vie byzantine J. Mauropus songea à se faire moine et passa successivement par tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique (1).

Mais l' empereur désirait l'éloigner de Byzance, c'est pour cela qu'il le fit nommer à la métropole d' Euchaïta en Bythinie (2).

C'était sans doute une grande dignité qu'on conférait à Jean, mais pour lui c'était plutôt l'exil, car c'était l'éloigner de sa maison chérie où il travaillait avec tant d'ardeur, c'était le séparer de ses élèves qu'il affectionnait comme un père, c'était l'enlever enfin à tout ce qui

(1) J. Mauropus ne nous dit rien du monastère où il vécut. Papadopoulo Kérameus (*Μαυρογορδάτειος Βιβλιοθήκη ἀνέκδοτα ἑλληνικά*, 1884, p. 38) a publié un encomium inédit du poète ainsi intitulé: Ἰωάννου μοναχοῦ καὶ ἀρχιδιακόνου τῆς καθ' ἡμᾶς ταύτης σεβασμίας μονῆς τῆς εἰς ὄνομα τιμωμένης τοῦ τιμίου ἐνδόξου προφήτου Προδρόμου καὶ Βαπτιστοῦ Ἰωάννου καὶ Πέτρας ἐπικεκλημένης, τοῦ Μαυροπόδου, ἐγκώμιον εἰς τὸν ὅσιον καὶ θεοφόρον Πατέρα ἡμῶν Βάραν. Ne serait-ce point dans ce monastere du saint Prodrome que Jean aurait embrassé la vie monastique?

(2) Lequien (*Oriens christ.* I, p. 544 et 1144) confond Euchaneia de Thrace avec Euchaïta du Pont, car après avoir attribué à J. Maur. d'Euchaïta la légende que nous avons citée plus haut, il l'attribue plus loin à Jean d'Euchaneia (Thrace). Les deux villes auraient pris le nom de Théodoroupolis en mémoire du prodige arrivé lors de la bataille de J. Tzimitcés contre les Russes et où l'on vit Saint Théodore le Stratélate apparaître en personne et combattre à la tête des troupes grecques. Une seule ville possédait les reliques du saint et les Synaxaires sont d'accord pour nous dire que c'était Euchaïta du Pont. Ce fut donc celle-ci que Tzimitcés appela du nom du mégalomartyr. La confusion de Lequien vient de ce que Euchaïta du Pont s'appelait aussi Euchaneia, d'après le témoignage de Zonaras. (Migne, tom. 135, p. 144).

Le Synaxariste Nicodèmos (*Συναξαριστής τοῦ Νικοδήμου* 1868, Zante) tom. 2, p. 88, nous précise l' endroit où se trouvait la métropole. C'était entre Gangres et Amasée: on l'appellerait aujourd'hui Ephleem et plus vulgairement Enticatia. Dans l'atlas géographique de Kiepert nous trouvons entre Gangres (Kiangri) et Amasée la ville de Tchoroum. Et c' est, d'après nous, cette ville qu'il faut identifier avec Euchaïta. Enticatia que nous indique le Synaxariste pourrait n'être qu'une corruption de ἐν τῇ Εὐχαΐτᾳ. Enticatia ni Ephleem ne se trouvent indiqués dans Kiepert.

Schlumberger (*L'épopée byzantine au Xe siècle,* p. 146) a du probablement faire la confusion de Lequien lorsqu'il place les reliques de Saint Théodore le Stratélate à Euchaneia, cité voisine de Constantinople. De même, lorsqu'il nous dit en rapportant la victoire de Tzimitcés sur les Russes (8 juin 972), que c'était précisement le jour de la fête onomastique du saint et en même temps celle de sa translation. La chose n'était guère possible car déjà au Xe siècle, comme aujourd'hui, Saint Théodore avait deux fêtes spéciales, sa fête onomastique le 8 février et la translation de ses reliques le 8 juin.

pouvait faire son bonheur ici-bas. Dans un âge déjà assez avancé on comprend qu'il devait regretter ce centre littéraire où il se plaisait tant. Aussi fut-ce malgré lui qu'il accepta cette charge et à un ami qui se plaignait de son refus il répondait:

Κρύψεις δὲ σου τὸν λύχνον ἐν τῇ γωνίᾳ;
Τί τοῦτο φῄς, ἄνθρωπε; πῶς καλεῖς λύχνον
Τὸν οὐκ ἔχοντα τὸ προσῆκον φῶς λύχνῳ;
Ἦν λύχνος, οἶδα· καὶ γὰρ οὐκ ἀρνητέον·
Ἀλλ' εἰς τροφὴν ἔλαιον ἀρκοῦν οὐκ ἔχων,
Ἐψυγμένην δείκνυσι τὴν θρυαλλίδα.....

(Migne, pag. 1190).

Arrivé dans sa métropole Jean fit son discours d'entrée et s'occupa avec zèle du troupeau dont il était chargé. Psellus nous relate les améliorations qu'il y fit (1).

Cependant Jean pensait toujours à Byzance, à son académie, à la maison qu'il avait quittée avec tant de regret et son plus ardent désir était d'y retourner. L'empereur accède enfin à son désir et lui redonne la maison paternelle. Quelle n'est pas la joie du poète!

Ἔχω πάλιν σε, καὶ βλέπω τὴν φιλτάτην·
Πλὴν οὐκέτι κλῆρόν σε πατρικὸν λέγω,
Χριστοῦ δὲ μᾶλλον δῶρον ἠγαπημένον.....

(Migne, pag. 1160).

On complote contre l'empereur. Tornikios est à la tête du complot. Jean prend la parole et fait deux discours contre les conjurés. Quelques temps après, C. Monomaque meurt, le poète fait encore son éloge.

De nouveaux revers de fortune le font retourner à Euchaïta. Psellus pour l'en consoler écrit son éloge et l'exhorte à rester dans cette place que Dieu lui a choisie (2). Jean cherche alors sa consolation dans le travail. Il corrige toutes les fautes qu'il trouve dans les Ménées de son église et demande à ceux qui après lui profiteront de ces corrections de se souvenir de lui dans leurs prières, car il se sent bien près de la tombe.

(1) Sathas, V, p. 158.
(2) Sathas, V, p. 164.

Καλὴν δεδωκὼς ταῖς βίβλοις ὑπουργίαν
Αὐτὸς πονηρὰν ἀντιλαμβάνω χάριν.
Τῶν μὲν γὰρ ἤδη τὰς νόσους ἰασάμην,
Ἐγὼ δὲ συντέτηκα, καὶ κακῶς ἔχω.
Κόπων τὸ σῶμα συντριβεὶς ἀμετρίᾳ·
Ἀλλ' οἱ τρύφοντες ἐν πόνοις ἀλλοτρίοις
Καὶ ταῖς ἐμαῖς πλέοντες εὔδια ζάλαις,
Πρὸς Κύριον μέμνησθε τοῦ κεκμηκότος.

(Migne, pag. 1195).

Ici s'arrêtent nos renseignements. Nous ignorons encore en quelle année mourut notre poète, mais on croit qu'il ne dut pas survivre longtemps à C. Monomaque dont il fait l'éloge. Lequien et Fabricius (tom. VII, p. 719) le font vivre jusqu'en 1092. On trouve en effet dans les actes du synode de Constantinople tenu sous le patriarche Nicolas III, la signature de Jean, évêque d'Euchaneia. Mais notre poète déjà bien vieux lorsqu'il fut nommé à la métropole d'Euchaïta (1046) vécut-il jusque-là? Psellus ne nous en dit rien. Jean Mauropus lui-même ne nous a rien laissé pendant cette période de 37 ans (1055 mort de C. Monom. à 1092) qui fasse préssentir un âge aussi avancé.

On a confondu Jean d'Euchaneia de Thrace avec Jean d'Euchaïta ou Euchaneia du Pont. Le premier qui souscrivit les actes du synode ne serait point notre mélode mais l'évêque de Thrace. De là l'erreur chronologique de la Synaxe que nous avons signalée au commencement.

L'office des Trois Hiérarques.

L'Hymnographie grecque est essentiellement doctrinale et eucharistique. Nous retrouvons ces deux caractères principaux dan l'*ἀκολουθία* ou office commémoratif des trois Hiérarques.

Nous avons tout d'abord à l'office vespéral des stichères ou strophes rythmiques. Elles sont anonymes. L'hirmus du 4e ton *ὡς γενναῖον ἐν μάρτυσιν* est très fréquent chez les mélodes. Le poète y chante les trois Hiérarques, instruments de la grâce, cithares du Saint Esprit, défenseurs de la Sainte Trinité (1). Le 3e tropaire se compose presque uniquement de versets scripturaires (Psaume 18):

Οὐκ εἰσὶ λαλιαί φησιν,
οὐδὲ λόγοι λεγόμενοι.
ὧν οὐχὶ ἀκούονται

(1) *τὰ τῆς Χάριτος ὄργανα, τὰς κιθάρας τοῦ Ἁγίου Πνεύματος ... τῆς Τριάδος οἱ πρόμαχοι.*

αἱ φωναὶ αὐτῶν·
εἰς πᾶσαν γῆν γὰρ καὶ θάλασσαν,
ὁ φθόγγος ἐξέδραμε,
τῶν ἐνθέων καὶ σοφῶν,
Διδασκάλων τῆς κτίσεως
ὅθεν ἄριστα
τοῖς αὐτῶν θείοις νόμοις
συγκροτεῖται
καὶ συνέχεται πρὸς μίαν
ὀρθοδοξίαν τὰ πέρατα.

Le doxasticon, morceau que dans cette partie de l'office se chante toujours avec plus de solennité, change de ton. C'est le 2e plagal. Le tropaire est emprunté à la fête des saints Pères du IIe Concile de Nicée (1): « Chantons aujourd'hui les trompettes mystiques du Saint Esprit, nos saints pères théophores; ils ont chanté les chants harmonieux de la divine théologie, la Trinité une et immuable, substantielle et divine: vainqueurs d'Arius et défenseurs de l'orthodoxie, intercédez pour nous que Dieu ait pitié de nos âmes » (2).

Les tropaires idiomèles de la λιτή et les stichères qui terminent les grandes Vêpres sont attribués à Nilus Xanthopoulos. Nous savons peu de chose de ce mélode, mais ses tropaires ne manquent pas de poésie (3). Il invite d'abord les chrétiens à chanter cette trinité terrestre des saints Hiérarques, puis il compare constamment la Sainte Trinité à nos Docteurs qui ont si bien défendu ce dogme pendant leur vie. Le poète va même jusqu'à les saluer de « Trinité de la Sainte Trinité » : *χαίροις Τριάδος, Τριὰς ἡ θεόσοφος*. Le stichère doxologique *Σαλπίσωμεν ἐν σάλπιγγι ᾀσμάτων* est presque entièrement copié de la fête de saint Nicolas (6 décembre).

(1) Ier Dimanche qui suit le 11 octobre.

(2) Τὰς μυστικὰς σήμερον τοῦ Πνεύματος σάλπιγγας,
τοὺς θεοφόρους Πατέρας ἀνευφημήσωμεν·
τοὺς μελῳδήσαντας ἐν μέσῳ τῆς Ἐκκλησίας,
μέλος ἐναρμόνιον θεολογίας,
Τριάδα μίαν ἀπαράλλακτον,
οὐσίαν τε καὶ θεότητα·
τοὺς καθαιρέτας Ἀρείου,
καὶ ὀρθοδόξων προμάχους·
τοὺς πρεσβεύοντας πάντοτε Κυρίῳ,
ἐλεηθῆναι τὰς ψυχὰς ἡμῶν.

(3) Allatius (*Diatriba de Nili* - Fabricius tom. V, p. 81) nous dit qu'il vivai avant la chute de l'empire byzantin et qu'il composa un grand nombre de tropaires et d'hymnes usités dans l'Eglise grecque.

Mais il faut surtout nous attacher à l'œuvre de J. Mauropus, le vrai compositeur de cet office. Les trois canons qui composent l'office de l'*Orthros* sont attribués à notre mélode. Le premier est dédié à la Sainte Vierge et porte comme acrostiche:

Τοὺς προστρέχοντας εἰς σὲ σῶζε, Παρθένε (¹).

Il ne faut pas oublier que nous sommes presque à la veille de la Purification (2 février). Aussi à cause de cela le poète a-t-il donné la première place à la Vierge dans la composition de cet office. Les 33 tropaires que comprend le canon sont une longue supplication où l'on demande à la Vierge la délivrance de tout mal, de tout péché, de toute erreur. Cette pensée dominante revient dans chaque ode. Signalons la dernière strophe:

Ἐν τῇ γαστρί σου σκηνώσας,
ἐκ γαστρὸς πρὸ αἰώνων,
Πατὴρ ὅσπερ ἐγέννησεν Υἱόν,
τέλειος γέγονεν ἄνθρωπος·
καὶ πηγὴν Χαρισμάτων,
σὲ Θεομῆτορ ἔδειξεν ἡμῖν,
τοῖς πιστῶς προσκυνοῦσι,
τὴν ἄφραστόν σου γέννησιν.

Les trois Hiérarques ont deux canons tous les deux composés par notre mélode. Les initiales des tropaires du premir forment l'acrostiche *Τρισήλιον φῶς τρεῖς ἀνῆψεν ἡλίους*. C'est le second ton qui est employé sur un rythme suivi par tous les mélodes. Les odes de ce canon renferment la plus belle louange adressée à la gloire des Saints. Tout d'abord une invitation du mélode où il exhorte les fidèles à chanter d'une même voix les saints Hiérarques. La troisième ode consacre un tropaire à chacun. Basile y est appelé: *ἡ σάλπιγξ ἡ μεγάλη τῆς Ἐκκλησίας, ὁ λύχνος ὁ φωτίζων τὴν οἰκουμένην*; Grégoire: *λαμπρὸς ἀπὸ τοῦ βίου καὶ τῶν πραγμάτων, λαμπρὸς ἀπὸ τοῦ λόγου καὶ τῶν δογμάτων, ἐν πᾶσιν ὑπερλάμπων πάντας*. Chrysostome est la lumière du monde, le sel de la terre, *ἰδοὺ τὸ φῶς τοῦ κόσμου, τῷ κόσμῳ φαίνει· ἰδοὺ τῆς γῆς τὸ ἅλας, τὴν γῆν ἡδύνει ..... ὁ χρυσοῦς ἅγιος.*

(¹) Les anciennes éditions ne donnaient qu'un acrostiche très tronqué. L'éditeur des Ménées de Venise (1880) a supplée aux tropaires qui manquaient et a ainsi reconstitué l'acrostiche. On s'aperçoit vite que ces tropaires ne sont pas de la même main. Voici les initiales des tropaires de l'édition de Léoncini *τ ο υ π ο ς τ ε χ ο ν τ σ ι σ ε ω π α ρ θ ε ε.*

Les images succèdent aux images et les expressions parfois un peu hardies ne manquent pas d'originalité. Richesse, gloire, puissance, tout cela n'est qu'une vaine fumée que le vent dissipe, la doctrine des saints Docteurs voilà ma richesse. Cette doctrine est semblable à un fleuve où coule l'ambroisie et le nectar, un breuvage incorruptible, une eau qui vivifie pour l' éternité (1).

Plus loin le mélode nous dira que le Christ a laissé de côté l'épée à deux tranchants pour combattre ses ennemis; celle qu'il a forgée maintenant dans le ciel a un triple tranchant. Elle seule servira à combattre pour la divinité une et trine (2).

Au dernier tropaire le poète fait une invocation aux trois Docteurs:

Ὑμῶν τὸ πολίτευμα, ἐν οὐρανοῖς ἦν, ἔνδοξοι,
καὶ τὴν σάρκα φρονούντων εἰς ἔτι ἄσπιλον·
οὓς εἰλικρινῶς νῦν οἰκοῦντες, τοὺς ἐπὶ γῆς
ἡμᾶς στεφομένους,
τὰ ἄνω πρεσβεύετε,
καὶ φρονεῖν καὶ πραγματένεσθαι (3).

Le deuxième canon dédié aux saints est dépourvu d'acrostiche. Le poète a laissé de côté le 2e ton pour en prendre un à la fois plus grave et plus triomphal, le 4e plagal. Il semble que la poésie s'en ressent. D'ailleurs les *hirmi* employés renferment plus de syllabes, ce qui permet au mélode de mieux développer sa pensée. Ce canon ne le cède en rien au premier.

Le poète s'adresse d'abord à Dieu et lui demande de l'aider dans cette œuvre difficile qu'il va entreprendre: car pour célébrer dignement ces saints devenus semblables à des Dieux par leur participation à la gloire céleste, il faudrait une voix du ciel.

(1) *Τί μοι χρυσός, τί μοι πλοῦτος καὶ δόξα καὶ δυναστεία, καπνοί διαρρέοντες εἰς ἀέρα. . . ἐμοὶ πλοῦτος εἷς πολυέραστος ἡ τῶν διδασκάλων τριὰς ῥητορεύουσα.*
Ρεῖ ποταμὸς ἀμβροσίαν καὶ νέκταρ ρεῖς τοῖς πεινῶσιν καὶ τοῖς διψῶσιν ἄφθαρτος πόσις, ὕδωρ ζῶν εἰς αἰῶνας. . . . .

(2) *Οὐ δίστομον μάχαιραν, ἡ χάρις ἀλλὰ τρίστομον, κατὰ τῶν πολεμίων αὐτῆς προβάλλεται· ἓν οὐρανοχάλκευτον ξίφος, τρισὶν ἀκμαῖς κατεστομωμένον, ἀεὶ προμαχόμενον, τριλαμποῦς μιᾶς Θεότητος.*

(3) L'édition de Léoncini offre quelques variantes de texte: *φρονούντων, στρεφομένους* au lieu de *φορούντων, στεφομένους*.

Ἐξ οὐρανοῦ τοῖς Οὐρανίοις ἔπρεπε
καὶ τὰ ἐγκώμια·
Ἀγγελικὸς ὕμνος,
τοῖς Θείοις ἁρμόδιος·
Θεοὶ γὰρ κατὰ μέθεξιν
οἱ τὸν φύσει καὶ μόνον,
ἀληθινὸν Θεὸν ἔχοντες,
ζῶντα ἐν αὐτοῖς καὶ φθεγγόμενον (¹).

Il convient surtout de remarquer la tournure dogmatique des tropaires. Ils exposent la doctrine sous des formes rapides et brèves: quelquesfois les expressions sont si nettes qu'on pourrait les préférer à celles des scholastiques: « Nature simple sans composition ni confusion, voilà ce que les saints Docteurs ont enseigné sur ton Fils, mère de Dieu. Des deux volontés et des deux énergies ils ont reconnu la double nature » (²).

La 6ᵉ ode mérite d'être citée tout entière. La doctrine de la Trinité et de l'Incarnation y sont admirablement formulées.

Τριάδα μοναδικήν,
Θεολογεῖν ἐδιδάχθημεν·
Μονάδα τριαδικὴν
ὑμνεῖν παρελάβομεν·
προσκυνεῖν ἐμάθομεν,
παρὰ τῶν Πατέρων,
μίαν φύσιν τρισυπόστατον.

Συνάπτω καὶ διαιρῶ,
τὰ συναπτῶς διαιρούμενα·
ἓν ἀμερὲς ἐννοῶ,
καὶ τρία φαντάζομαι.
Διδασκάλους δέχομαι,
τρεῖς θεοφορήτους,
οὕτω πείθοντας πιστεύειν με.

Ὁ λόγος ἦν ἐν ἀρχῇ,
πρὸς τὸν Πατέρα συνάναρχος·
τῷ λόγῳ Πνεῦμα συνῆν,
ἀλλ' ἐκ τοῦ Γεννήτορος·
ἁπλῇ ὁμοούσιος,
συμφυὴς Θεότης,
ὡς οἱ Θεῖοι φασὶ Κήρυκες.

Ἀμήτωρ πρὸ τῆς σαρκός,
ἀπάτωρ μετὰ τὴν σάρκωσιν·
Υἱὸς Πατρὸς καὶ Μητρός,
ὁ ταῦτα καλούμενος·
ὑπὲρ νοῦν ἀμφότερα·
τῷ Θεῷ γὰρ πρέπει,
τῶν θαυμάτων τὰ παράδοξα.

(¹) L'*hirmus* ἁρματηλάτην Φαραώ employé dans cette ode est très ancien. Pitra disait qu'il remontait à la plus haute antiquité et semblait un chant du baptistère et des catéchumènes (*Hymnog. de l'Egl. gr.*, p. 13).

(²) *Φύσιν ἁπλῆν ἀνασχομένην συνθέσεως, καὶ φανεῖσαν κρείττονα συγχύσεως, ἐπὶ τοῦ σοῦ, Δέσποινα, Υἱοῦ οἱ τρεῖς Θεοφόροι Δογματισταὶ ὡμολόγησαν, ἐκ δύο θελημάτων, καὶ διπλῆς ἐνεργείας, τὸν διπλοῦν κατὰ φύσιν γνωρίσαντες.*

Toutes les odes de ce canon mériteraient de nous plus qu'une lecture, mais ne voulons pas abuser de la patience du lecteur.

Signalons encore l'éphymnion différent qui suit chaque tropaire des 7e et 8e ode :

Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς τῶν πατέρων ἡμῶν.
Λαὸς ὑπερυψοῦτε Χριστὸν εἰς τοὺς αἰῶνας.

la comparaison pleine de poésie du Synaxaire :

Ἔαρ χελιδὼν οὐ καθίστησι μία;
Αἱ τρεῖς ἀηδόνες δε τῶν ψυχῶν ἔαρ.

Pour terminer un dernier tropaire préparatoire à la fête de la Purification couronne cet office : *Σήμερον ὁ Χριστὸς ἐν τῷ ναῷ προσφέρεται.*

Cette courte et rapide analyse a pu nous montrer que Jean Mauropus mérite une place à part dans l'hymnographie grecque. Notre mélode a su s'y montrer l'émule de Cosmas et de Jean Damascène et avec Psellus nous ne craignons pas de le comparer à saint Grégoire de Naziance qu'il a si bien chanté (1). Poète et théologien comme lui il s'est parfois montré son rival, comme lui il a déployé dans les dernières années de sa vie une grande activité poétique.

De nos jours on a négligé l'hymnographe pour n'étudier que le poète profane. Une étude de ses canons nous en donnerait cependant une idée plus complète et Dom Pitra disait avec raison que la publication de ses hymnes est tout aussi importante que celle des iambes (2). Il est vraiment dommage que Paul de Lagarde dans l'édition des œuvres du poète ait négligé cette partie.

Signalons en dernier lieu une petite rectification à faire dans la *Patrologie* de Migne. Quatre petites pièces en vers iambiques adressées à nos saints Hiérarques sont d'abord attribuées à Jean Mauropus (tome 120, p. 1134) pour être mises ensuite sous le nom de Jean Psellus (tome 122, p. 908). Il y a certainement une erreur et on comprendra facilement que nous revendiquions pour Jean Mauropus la propriété de ces pièces.

Le travail qui précède immédiatement ces vers iambiques (t. 122, p. 904) sur le caractère des trois Hiérarques et de saint Grégoire de

(1) Sathas, V, p. 150.
(2) *Hymnog. de l'Egl. gr.*, p. 61.

Nysse, ne serait-il pas pareillement de notre poète quoiqu'il soit mis sous le nom de Michel Psellus?

Le Synaxariste Nicodème mentionne encore sur les saints Hiérarques deux *ἐγκώμια* inédits de Jean d'Euchaïta qui se trouveraient au Mont Athos [1].

P. Eutychios Lamerand

des Augustins de l'Assomtipon.

[1] *Σημείωσαι, ὅτι εἰς τοὺς τρεῖς τούτους Ἱεράρχας ἐγκώμια δύο γλαφυρὰ συνέταξεν ὁ Θεῖος Ἰωάννης ὁ Εὐχαΐτων, ὁ καὶ τὴν ἀκολουθίαν αὐτῶν ἄριστα συγγράψας, ὧν τοῦ μὲν ἑνὸς ἡ ἀρχή ἐστιν αὕτη· « Τρεῖς με πρὸς τριώνυμον παροτρύνουσι κίνησιν », τοῦ δὲ ἑτέρου αὕτη· « Πάλιν Ἰωάννης ὁ τὴν γλῶσσαν χρυσοῦς ». Σώζονται ἐν τῇ ἱερᾷ Μονῇ τοῦ Βατοπαιδίου* (*Synaxariste*, tome 2, p. 90).

DEL MONUMENTO DI PANEAS

E DELLE IMMAGINI DELLA VERONICA

E DI EDESSA

I.

In Paneas già Dan e poi Cesarea di Filippo nella Traconitide, si trovava un' antica immagine in bronzo del divin Redentore, che la tradizione fin dai tempi di Eusebio di Cesarea attribuiva all' Emorroissa, curata da G. C., in rendimento di grazie ed attestato di riconoscenza. Una volta l' immagine, secondo il lodato Eusebio, stava presso la porta della casa di Berenice (così dissero in seguito si chiamasse la donna che la fece porre), sopra una colonna; ma poi tolta dal suo antico luogo da Massimino Daja fu messa ad adornare una fontana insieme ad altre statue. Quivi essa si rese celebre per molti prodigi, e fra gli altri narrasi di una certa erba, che nata sotto i piedi del Salvatore, avea potestà di guarire da molte infermità. Poi, non si sa come, sarebbe venuta in dimenticanza, sì che non si sapea più che cosa volesse rappresentare, perchè stando all' aperto ed esposta all' intemperie non poco avea sofferto, e la base stessa in cui era scritta la causa del monumento era rimasta seppellita. Scoperta e riconosciutone il merito per l' iscrizione riapparsa fu rimossa e riposta nel Diaconico della città. Quivi si conservò fino ai tempi di Giuliano, quando la plebe dei pagani divenuta licenziosa irruppe nel Diaconico predetto ed imbattutasi nella statua la staccò dalla base e legatala la strascinò per le vie (1). I cristiani ne poterono salvare

(1) *Letteratura.* — Euseb., *H. E.*, I, 13; VII, 18; Macar. Magnes., *Fragm.* in Pitra, *Spic. Solesm.*, I, 332; Asteri Amas. in Phot. *Bibl. Cod.* 271; Sozom. *H. E.*, V, 21; Philostr. *H. E.* VII, 3; Evagr. *H. E.* IV, 27; Joh. Reiskii, *Exercitationes hist. de Imag. J. C.*, Jenae, 1685; Marangoni, *Istoria dell' Antico Oratorio o Cappella di S. Lorenzo*, Roma 1747; Calcagnini, *Della Imagine Edessena* 1639; P. Picconi, *Il Santo Sudario che si venera in Genova nella chiesa di S. Bartolomeo*, Genova 1828; Jo. Giacchetti presb. Serrani, *Iconologia Salvatoris* etc., Romae 1828; Franc. Cancellieri, *De Secretariis Basilicae Vaticanae*, tom. I, p. 548 segg.; Sandini, *De Christo Domino*, c. XIX; W. Grimm, *Die Sage vom Ursprung der Christusbilder*, Berlin 1844; Baring-Gould, *The Quarterly Review. Portraits of Christ;*